

Le Tiers Livre

des faicts et dicts Heroïques
du bon Pantagruel

*composée par M. Fran. Rabelais
docteur en Medicine*

*Reveu et corrigé par l'auteur sus la censure antique.
L'auteur susdict supplie les Lecteurs benevoles soy reserver
à rire au soixante et dixhuytiesme Livre*

A Paris

*De l'imprimerie de Michel Fezandat,
au mont S. Hilaire, à l'hostel d'Albret*

1552

Avec privilege du Roy

FRANÇOIS RABELAIS

À L'ESPRIT DE LA ROYNE DE NAVARRE¹

*Esprit abstract, ravy et ecstatic
Qui, frequentant les cieulx, ton origine,
As delaissé ton hoste et domestic,
Ton corps concords², qui tant se morigine³
À tes edictz en vie peregrine⁴,
Sans sentement et comme en Apathie⁵,
Vouldrois tu poinct faire quelque sortie
De ton manoir divin, perpetuel,
Et çà bas veoir une tierce partie
Des faictz joyeux du bon Pantagruel⁶ ?*

FRANÇOIS RABELAIS

À L'ESPRIT DE LA REINE DE NAVARRE

*Esprit sublimé, en extase ravi,
Qui, fréquentant les cieux où tu es né,
As délaissé ton hôte et familier ami,
Ton corps harmonieux, qui si bien se soumet
À tes édits, dans le voyage de la vie,
Imperturbable, comme en ataraxie,
Voudrais-tu point faire quelque sortie
De ton manoir divin, ton séjour perpétuel,
Et voir ici-bas une tierce partie
Des faits joyeux du bon Pantagruel ?*

Privilege du Roy

HENRY par la grace de Dieu Roy de France, au Prevost de Paris, Bailly de Rouen, Seneschaulx de Lyon, Tholouze, Bordeaux, Dauphiné, Poictou, et à tous nos autres justiciers et officiers, ou à leurs lieutenants, et à chascun d'eulx si comme à luy appartiendra, salut et dilection. De la partie de nostre cher et bien aymé M. François Rabelais, docteur en medicine, nous a esté exposé que icelluy suppliant ayant par cy devant baillé à imprimer plusieurs livres en Grec, Latin, François et Thuscan, mesmement certains volumes des *faits et dictz Heroïques de Pantagruel*, non moins utiles que delectables, les Imprimeurs auroient iceulx livres corrompuz, depravez et pervertiz en plusieurs endroictz. Auroient d'avantaige imprimez plusieurs autres livres scandaleux ou nom dudict suppliant, à son grand desplaisir, prejudice et ignominie, par luy totalement desadvouez comme faulx et supposez, lesquelz il desireroit soubz nostre bon plaisir et volonté supprimer; ensemble les autres siens, advouez mais depravez et desguisez, comme dict est, reveoir et corriger et de nouveau reimprimer; pareillement mettre en lumiere et vente la suite des *faits et dictz Heroïques de Pantagruel*; nous humblement requerant sur ce, luy octroyer nos lettres à ce necessaires et convenables. Pource est il que, nous enclinans liberalement à la supplication et requeste dudict M. François Rabelais, exposant et desirant le bien et favorablement traicter en cest endroit, à icelluy pour ces causes et autres bonnes considerations à ce nous mouvans, avons permis, accordé et octroyé, et de nostre certaine science, pleine puissance et auctorité Royal, permettons, accordons et octroyons par ces presentes, qu'il puisse et luy soit loisible, par telz imprimeurs qu'il advisera, faire imprimer et de nouveau mettre et exposer en vente tous et chascuns lesdicts livres et suite de *Pantagruel* par luy composez et entreprins, tant ceulx qui ont ja esté imprimez, qui seront pour cest effect par luy reveuz et corrigez, que aussi ceulx qu'il delibere de nouvel mettre en lumiere; pareillement supprimer ceulx qui faulcement luy sont attribuez. Et affin qu'il ayt moyen de supporter les fraiz necessaires à l'ouverture de ladicte impression, avons par ces presentes tresexpressement inhibé et deffendu, inhibons et deffendons à tous autres libraires et imprimeurs de

cestuy nostre Royaulme et autres nos terres et seigneuries, qu'ilz n'ayent à imprimer ne faire imprimer, mettre et exposer en vente aucuns des dessusdicts livres, tant vieux que nouveaux, durant le temps et terme de dix ans ensuivans et consecutifz, commençans au jour et dacte de l'impression desdicts livres, sans le vouloir et consentement dudict exposant, et ce sur peine de confiscation des livres qui se trouverront avoir esté imprimez au prejudice de ceste nostre presente permission et d'amende arbitraire.

Si voulons et vous mandons et à chascun de vous endroict soy et si comme à luy appartiendra, que nos presens congé, licence et permission, inhibitions et deffenses, vous entretenez, gardez et observez. Et si aucuns estoient trouvez y avoir contrevenu, procédez et faictes proceder à l'encontre d'eulx, par les peines susdictes et autrement. Et du contenu cy dessus faictes ledict suppliant jouyr et user plainement et paisiblement durant ledict temps à commencer et tout ainsi que dessus est dict. Cessans et faisans cesser tous troubles et empeschemens au contraire, car tel est nostre plaisir. Nonobstant quelzconques ordonnances, restrictions, mandemens ou deffenses à ce contraires. Et pource que de ces presentes l'on pourra avoir à faire en plusieurs et divers lieux, Nous voulons que au *vidimus* d'icelles, faict soubz seel Royal, foy soit adjoustée comme à ce present original. Donné à Saint Germain en Laye, le sixiesme jour d'Aoust, l'an de grace mil cinq cens cinquante, et de nostre regne le quatreiesme.

Par le Roy, le cardinal de Chastillon present.

Signé : Du Thier.

**Prologue de l'auteur, Maître François Rabelais,
pour le Tiers Livre des faits et dits héroïques
du bon Pantagruel**

Bonnes gens. Buveurs très illustres, et vous Gouteux très précieux, vîtes-vous onques Diogène le philosophe cynique ? Si vous l'avez vu, vous n'aviez pas perdu la vue, ou alors je me suis vraiment égaré des chemins de l'intelligence et du sens logique. C'est belle chose que de voir la clarté du vin et des écus-au-soleil ! J'en appelle à l'aveugle-né, que les très saintes Ecritures : rendirent si célèbre ayant, par le commandement de Celui qui est tout-puissant et dont la parole est en un moment représentée par son effet, reçu permission de demander tout ce qu'il voudrait, il ne demanda rien de plus que de voir.

Vous de même n'êtes pas jeunes, ce qui est qualité nécessaire pour philosopher en vin, non en vain, mais plus-que-physiquement, et faire partie désormais du conseil de Bacchus, pour, tout en chopinant, opiner sur la substance, la couleur, l'odeur, l'excellence, l'éminence, la propriété, la faculté, la vertu, l'effet et la dignité du très saint, du très aimé pïot.

Si vous ne l'avez pas vu (comme facilement je suis induit à le croire), vous avez pour le moins entendu parler de lui. Car à travers l'espace et à travers tout le ciel d'ici-bas, sa gloire et son renom sont jusqu'à présent restés assez mémorables et assez célèbres, et puis vous êtes tous extra-its, si je ne m'abuse, du sang de Phrygie, et, si vous n'avez autant d'écus qu'avait le roi Midas, vous avez quand

même de lui ce je ne sais quoi que jadis les Perses louaient le plus en tous leur espions, que l'empereur Antonin souhaitait le plus au monde, et qui, plus près de nous, a donné le nom de Belles Oreilles à la serpentine de l'artillerie des Rohan.

Si vous n'en avez pas entendu parler, je veux présentement vous narrer à son sujet une histoire, pour entrer en vin (buvez donc) et en propos (écoutez donc), vous faisant savoir, afin que, en votre simplesse, vous ne soyez pipés comme des mécréants, qu'en son temps il fut un philosophe extraordinaire et joyeux entre mille. S'il avait quelques imperfections, vous en avez également, nous en avons également. Rien n'est parfait, sinon Dieu. Encore est-il qu'Alexandre le Grand, quoiqu'il eût Aristote pour précepteur attaché à sa personne, le tenait en telle estime qu'il souhaitait, si par hypothèse il n'avait pas été Alexandre, être Diogène de Sinope.

Quand Philippe, roi de Macédoine, entreprit d'assiéger et de raser Corinthe, les Corinthiens, avertis par leurs espions qu'il venait contre eux en grand appareil et avec une armée nombreuse, furent, non sans raison, tout épouvantés et ils ne rechignèrent pas à se mettre chacun soigneusement à son poste et en son office pour résister à cette attaque armée et défendre leur ville.

Les uns ramenaient des champs dans les forteresses leurs meubles, bétail, grains, vins, fruits, victuailles et provisions nécessaires. Les autres renforçaient les murailles, dressaient les bastions, redressaient les angles des ravelins, creusaient des fossés, nettoyaient les contre-mines, gabionnaient les défenses, mettaient en état les plates-formes, curaient les

fossés, remettaient des barreaux aux fausses braies, dressaient des terrasses, resapient des contrescarpes, crépissaient des courtines, installaient des guérites avancées, dressaient des parapets, encastraient des meurtrières, garnissaient d'acier les mâchicoulis, remettaient en état les herses sarrasines et les herses à câbles, posaient des sentinelles, détachaient des patrouilles.

Chacun était au guet, chacun portait la hotte. Les uns polissaient des corselets, vernissaient des halecrets, nettoyaient des armures de cheval, des chanfreins, des aubergeons, des pourpoints blindés, des salades, des bavières, des capelines, des piques, des armets, des morions, des cottes de mailles, des jaserans, des brassards, des tassettes, des goussets, des gorgerins, des harnais, des plastrons, des lames, des hauberts, des pavois, des boucliers, des brodequins, des cnémides, des armures de pieds, des éperons.

Les autres mettaient en état des arcs, des frondes, des arbalètes, des balles de plomb, des catapultes, des flèches incendiaires, des grenades, des pots à feu, des cercles et des lances à feu, des balistes, des scorpions et autres machines de guerre pour repousser les assaillants et détruire les tours mobiles. Ils aiguisaient des vouges, des piques, des rancons, des hallebardes, des hanicroches, des serpes, des lances, des zagayes, des fourches, des pertuisanes, des massues, des haches, des dards, des dardelles, des javelines, des javelots, des épieux. Ils affilaient des cimenterres, des sabres, des badelaires, des paffus, des flambes, des épées de Verdun, des estocs, des poignards de Pistoie, des virolets, des dagues, des glaives, des briquets, des couteaux, des

lames, des espadons. Chacun essayait son poignard, chacun dérouillait son bracquemard. Il n'était femme tant prude ou tant vieille, qui ne fût fourbir son harnais vous savez que les Corinthiennes de l'Antiquité étaient courageuses au combat.

Diogène, les voyant faire leur remue-ménage avec une telle ardeur, et n'étant employé par les magistrats à faire quoi que ce soit, considéra pendant quelques jours la contenance qu'ils avaient, sans dire mot. Puis, comme sous l'impulsion d'une influence venant de Mars, il ceignit son manteau en écharpe, retroussa ses manches jusqu'aux coudes, se troussa en cueilleur de pommes, bailla à l'un de ses vieux compagnons sa besace, ses livres et ses fiches, fit en dehors de la ville, en tirant vers le Cranie (colline et promontoire à côté de Corinthe), une belle esplanade, y roula le tonneau d'argile qui, contre les injures du ciel, lui servait de maison et, déployant ses bras en grande véhémence d'esprit, le tournait, virait, brouillait, barbouillait, étrillait, versait, renversait, flattait, grattait, tapotait, baratait, agitait comme un bât, boutait, butait, tarabustait, culbutait, trépignait, trempait, tapait, faisait résonner, étoupaît, détoûpait, faisait changer d'allure, mettait en panne, frappait du pied, frappait à coups redoublés, écroulait, élançait, chamaillait, branlait, ébranlait, levait, lavait, clouait, entravait, braquait, briquait, bloquait, tracassait, ramassait, éclaboussait, montait aux créneaux, montait sur affûts, encordait, enclouait, frottait à l'amadou, goudronnait, mitonnait, tâtonnait, agitait comme un hochet, secouait, terrassait, incisait, rabotait, secouait comme un sac de noix, charmait, armait, hallebardait, harnachait, empanachait, caparaçonnait; il le faisait dévaler d'amont en aval, et dégringoler à travers le Cranie, puis d'aval en amont il le remontait, comme Sisyphe

fait de son caillou ; il fit tant que peu ne s'en fallut qu'il ne le défonçât.

Ce que voyant, quelqu'un de ses amis lui demanda quelle raison le poussait à torturer ainsi son corps, son esprit, son tonneau. Le philosophe lui répondit que, n'étant employé à aucun autre office pour la république, il tempêtait en cette façon son tonneau pour ne pas apparaître, au milieu de ce peuple si ardent et si occupé, comme le seul à être en chômage et dans l'oisiveté.

Moi pareillement, quoique j'échappe à l'agitation, je ne suis toutefois hors d'émotion ; de moi on ne fait pas, je le vois bien, assez grand cas pour me mettre au travail, et puis je considère que, par tout ce très noble royaume de France, en deçà et au-delà des monts, un chacun aujourd'hui se mobilise et travaille avec ardeur soit à fortifier et à défendre sa patrie, soit à repousser les ennemis et à les attaquer, le tout en un ordre politique si beau, en une harmonie si admirable et pour un profit si évident pour l'avenir (car désormais la France pourra s'enorgueillir de ses frontières, les Français seront assurés de leur tranquillité) que je suis bien près d'adhérer à l'opinion du bon Héraclite, qui affirme que la guerre est la mère de tous les biens, et de croire que la guerre est dite en latin belle, non pas par antiphrase, comme l'ont cru certains rapetasseurs de vieilles ferrailles latines, parce qu'ils ne voyaient en la guerre guère de beauté, mais pour la simple et unique raison que dans la guerre se manifeste toute espèce de bien et de beau, que toute espèce de mal et de laid y est débusquée. La preuve qu'il en est ainsi est que le sage et pacifique roi Salomon n'a su mieux nous représenter la perfection indicible de la Sagesse divine qu'en la comparant à l'ordonnance d'une armée en campagne.

Donc, vu que je n'avais pas été enrôlé et placé sur la ligne d'attaque par les nôtres, qui m'ont estimé trop faible et incapable, et que, sur l'autre ligne, la ligne de défense, je n'avais reçu nul emploi, fût-ce celui de porter hotte,

cachier crotte, lier botte ou casser motte, tout m'était indifférent, j'ai considéré que ce n'était pas une honte légère que d'apparaître comme le spectateur oisif de tant de vaillants, éloquents et valeureux personnages qui, à la vue et aux yeux de toute l'Europe, jouent cette glorieuse pièce et cette tragique comédie, de ne pas y apporter ma part d'efforts et de ne pas y dépenser ce rien – tout mon avoir – qui me restait. Car il me semble qu'ils récoltent peu de gloire, ceux qui participent seulement avec leurs yeux et qui pour le reste y épargnent leurs forces, dissimulent leurs écus, cachent leur argent, se grattent la tête avec un doigt comme mollassons sans appétit, baillent aux mouches comme veaux de dîme, remuent les oreilles comme les ânes d'Arcadie au chant des musiciens et, par des mimiques, sans mot dire, font signe qu'ils sont d'accord avec ceux qui sont sur la scène.

M'étant arrêté à ce choix et à cette décision, j'ai pensé ne pas faire un exercice inutile et inopportun en remuant mon tonneau diogénique, qui seul m'est resté du naufrage que j'ai fait par le passé au phare de Malchance. A brinquebaler ainsi ce tonneau, à quoi aboutirai-je à votre avis ? Par la vierge qui se retrousse, je ne sais pas encore. Attendez un peu que je siffle un coup à cette bouteille : c'est mon véritable et seul Hélicon, c'est ma fontaine Caballine, c'est mon unique inspiration divine. En buvant, je délibère, je discours, je résous, et conclus. Après l'épilogue, je ris. J'écris, je compose, je bois. Ennius écrivait en buvant, buvait en écrivant. Eschyle (si vous en croyez les Propos de table de Plutarque) buvait en composant, composait en buvant. Homère jamais n'écrivit à jeun. Caton n'écrivit jamais qu'après avoir bu. Après cela, n'allez pas me dire

que vous vivez ainsi sans bénéficier de l'exemple d'hommes que l'on vante fort et que l'on estime encore plus. Il est assez bon et assez frais ; il commence à se réveiller un peu, pourrait-on dire ! Que Dieu, le bon Dieu Sabaoth (c'est-à-dire des armées) en soit loué éternellement. Si vous autres buvez de même sous cape un grand coup ou deux petits, je n'y vois aucun inconvénient pourvu que pour tout vous louiez Dieu un tantinet.

Puisque donc tel est mon sort ou ma destinée (car il n'est pas accordé à tout le monde d'entrer et d'habiter à Corinthe), ma décision est de servir chez les uns et chez les autres : tant s'en faut que je reste inactif et inutile. Pour les sapeurs, pionniers et bâtisseurs de remparts, je ferai ce que firent Neptune et Apollon à Troie sous Laomédon, ce que fit Renaud de Montauban sur ses derniers jours ; je servirai les maçons, je mettrai à bouillir pour les maçons, et, le repas terminé, au son de ma musette, je mesurerai la musardise des musards. C'est ainsi qu'en jouant de la lyre Amphion a fondé, bâti et édifié la grande et célèbre cité de Thèbes. Pour les combattants je vais de nouveau percer mon tonneau : du trait qui en coule (trait que deux précédents volumes vous auraient bien fait connaître s'ils n'avaient été dénaturés et falsifiés par la fraude des imprimeurs), je vais leur tirer, du cru de mon passe-temps d'après dîner, un vaillant Tiers et consécutivement un joyeux Quart de Sentences pantagruéliques (vous aurez ma

permission de les appeler diogéniques). Et, puisque je ne peux pas être compagnon, je serai pour eux, en leur procurant selon mes modestes possibilités le repos au retour des combats, un amphytrion de bon aloi, et un amphytrion louangeur, je précise louangeur infatigable, de leurs prouesses et glorieux faits d'armes. Je n'y manquerai pas au nom de lapation vulgare de Dieu, sauf si Mars ne tombe pas en Carême ; mais il s'en gardera bien, le lascar.

Je me souviens toutefois d'avoir lu que Ptolémée, fils de Lagus, présenta un jour aux Egyptiens en plein théâtre, entre autres dépouilles et butins de ses conquêtes, un chameau de Bactriane tout noir et un esclave bigarré ainsi une partie de son corps était noire et l'autre blanche, avec une séparation non pas horizontale au niveau du diaphragme, comme chez cette femme consacrée à Vénus Indienne qui fut découverte par le philosophe Tyanien entre le fleuve Hydaspe et le mont Caucase, mais dans le sens de la verticale, ce qui n'avait encore jamais été vu en Egypte ; il espérait, en lui offrant ces nouveautés, augmenter l'amour du peuple envers lui. Qu'en advint-il ? A l'apparition du chameau, tous furent effrayés et horrifiés ; à la vue de l'homme bigarré, certains se moquèrent de lui, d'autres l'abominèrent comme un monstre infâme, que la nature aurait créé par erreur. Bref, l'espoir qu'il avait de complaire à ses Egyptiens et d'accroître ainsi l'affection qu'ils lui portaient par nature, lui fila entre les doigts. Et il comprit que les choses belles, élégantes et achevées leur plaisaient et les charmaient bien plus que les choses ridicules et monstrueuses. Depuis lors, il prit en dégoût autant l'esclave que le chameau, de sorte que, peu de temps après, l'un et l'autre, négligés et manquant de soins, passèrent de vie à trépas.

Cet exemple me fait osciller entre espoir et crainte, car je redoute de trouver, au lieu de la satisfaction escomptée, ce que je déteste, à savoir que mon trésor ne soit du charbon, qu'au lieu de la dame de cœur je n'obtienne le barbu de pique, qu'au lieu de leur rendre service, je ne les ennue, qu'au lieu de les réjouir, je ne les fatigue, qu'au lieu de leur complaire, je ne leur déplaise, et que mon aventure ne soit identique à celle du coq d'Euclion dont ont si bien parlé entre autres Plaute dans sa Marmite et Ausone dans son Gryphus : ce coq, pour avoir découvert le trésor en grattant, eut la coupe gorgée. Si cela se produisait, n'y aurait-il pas de quoi devenir chèvre ? Cela s'est produit autrefois : cela pourrait encore se produire. Il n'en sera rien, par Hercule ! Je reconnais en eux tous une forme spécifique et détermination individuelle que nos ancêtres nommaient Pantagruélisme, par l'effet de laquelle jamais ils ne prendront en mauvaise part tout ce qu'ils sauront sortir d'un cœur bon, franc et loyal. Je les ai généralement vus prendre bon vouloir pour argent comptant et s'en montrer satisfaits quand ils se heurtaient à une impossibilité.

Cette question réglée, je retourne à mon tonneau. Sus à ce vin, mes copains ! Enfants, buvez à pleins godets ! S'il ne vous semble bon, laissez-le. Je ne suis pas de ces importuns siffle-chopes qui, par la force, par l'outrage et la violence, contraignent les troupiers et conscrits à trinquer, et même à faire cul sec, ce qui est pire. Que tout honnête Buveur, tout honnête Goutteux, altérés qu'ils sont lorsqu'ils viennent à ce mien tonneau, s'ils ne le désirent pas, ne boivent pas ; s'ils le désirent, et si le vin plaît au goût de la seigneurie de leurs seigneuries, qu'ils boivent franchement, librement, hardiment, sans rien payer, et ne s'en privent pas. Telle est ma décision. Et n'ayez pas peur que le vin manque, comme ce fut le cas aux noces de Cana en Galilée : tout autant que je vous en tirerai au fausset,

tout autant j'en entonnerai par la honde. Ainsi le tonneau demeurera inépuisable. Il possède une source vive et un filon intarissable. Tel était le breuvage contenu dans la coupe de Tantale que l'on représente allégoriquement entre les sages brahmanes ; telle était, en Ibérie, la montagne de sel popularisée par Caton, tel était le rameau d'or consacré à la déesse souterraine, rendu si célèbre par Virgile. C'est une vraie corne d'abondance, pleine de joyeuseté et de facétie. S'il vous semble un jour épuisé jusqu'à la lie, il ne sera pourtant pas à sec. C'est Bon Espoir qui gît au fond, comme dans la bouteille de Pandore, et non Désespoir, comme dans le tonneau des Danaïdes.

Notez bien ce que j'ai dit, et quelle sorte de gens j'invite, car (afin que personne ne s'y trompe), à l'exemple de Lucilius, lequel affirmait hautement qu'il n'écrivait que pour ses Tarentins et Consentinois, je ne l'ai percé que pour vous, Braves Gens, Buveurs de la première cuvée et Gouteux de franc-alieu. Les géants argentivores avaleurs de brouillards ont « au-cul-passions » assez, et assez de

sacs au crochet pour la venaison : qu'ils s'en occupent s'ils veulent, ce n'est point ici leur gibier.

Des cerveaux à bourrelet, des éplucheurs de corrections, ne m'en parlez pas, je vous en supplie, au nom et pour le respect des quatre fesses qui vous engendrèrent, et de la vivifique cheville qui les accouplait alors. Des cafards, encore moins, quoiqu'ils soient tous des buveurs effrénés, tous des vérolés croûteux, pourvus d'une altération inextinguible et d'une mastication insatiable, Pourquoi ? Parce qu'ils ne ressortissent pas au bien, mais au mal, et à ce mal dont quotidiennement nous demandons à Dieu d'être délivrés, quoiqu'ils se déguisent quelquefois en gueux. Jamais vieux singe ne fit belle moue.

Arrière, mâtins ! Hors de la carrière, hors de mon soleil, capuchaille du Diable ! Venez-vous gloser ici, culletants, sur mon vin et compisser mon tonneau ? Voici le bâton que Diogène, par testament, ordonna qu'on dépose près de lui, après sa mort, pour chasser et éreinter ces fantômes de cercueil et ces matins cerbériques. Alors, arrière, cagots ! A vos moutons, mâtins ! Hors d'ici cafards, de par le Diable, hue ! Etes-vous encore là ? Je renonce à ma part de Papimanie si je vous coince. Gzz. Gzz. Gzzzzzz. Ouste ! Ouste ! Iront-ils ? Puissiez-vous ne jamais fienter que cinglés à coups d'étrivières, ne jamais pisser qu'à l'estrapade, ne jamais être excités qu'à coups de bâton !